

Écrire l'insoutenable

Tous les enfants sauf un, de Philippe Forest. Gallimard,
« NRF », 180 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Number 215, July–August 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10381ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lanctôt Bélanger, M. C. (2007). Écrire l'insoutenable / *Tous les enfants sauf un*, de Philippe Forest. Gallimard, « NRF », 180 p. *Spirale*, (215), 49–49.

Écrire l'insoutenable

TOUS LES ENFANTS SAUF UN de Philippe Forest

Gallimard, « NRF », 180 p.

Par MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

En ouvrant ce petit livre et en regardant la table des matières, j'ai décidé de commencer ma lecture par le dernier chapitre. Non pas pour connaître la fin de l'intrigue ; ce livre n'aurait jamais de fin, je le savais déjà, intuitivement. « Même si j'avais tort », tel est le titre du dernier chapitre. Il m'attirait. Ce sont des mots pris chez le Dostoïevski des *Frères Karamazov* ; ils martèlent que la vérité qui découlerait de la souffrance des enfants ne vaut pas la peine, ne vaut pas ce prix. Et Forest avec Dostoïevski s'indigne : « *Je ne refuse pas d'admettre Dieu mais je lui rends mon billet.* » Cela aurait pu être le premier chapitre. La couleur, la texture de cet essai y sont concentrées autour de cette douleur insécable qu'est la mort d'un enfant. Déjà, dans *L'enfant éternel*, puis *Sarinagara*, Philippe Forest a souligné le sentiment d'impermanence et le désastre du temps qui s'installent après la perte d'un enfant, laissant la mémoire à vif et les mots au bord du souffle. Cet essai dessine une spirale : il repasse, reprend, ouvre vers un nouveau plan, profile une nouvelle dimension et tente de frôler la limite de l'écriture. Après l'avoir lu d'abord à rebours, je l'ai repris, ensuite, dans l'ordre voulu par l'auteur. La question de la littérature de l'avant-dernier chapitre m'a particulièrement intéressée.

Pas de salut par la littérature

On dit si souvent que la littérature et la création permettent le salut de l'auteur, du créateur perdu dans sa douleur. Forest s'insurge contre les prétendues vertus thérapeutiques de la littérature. Non pas qu'il faille ne pas écrire ; mais ni le lecteur ni l'auteur ne trouveront d'issue ou de salut dans l'écriture. Plutôt le mouvement incessant de dire, de reprendre, de redire, de tenter de saisir quelque chose qui s'échappe et s'échappera toujours. « *J'écris toujours afin de pouvoir cesser de le faire. Mais je n'y parviens pas.* » Plutôt la refente de la douleur qui ne tend pas à justifier le monde ni à « *aider les hommes à se résigner à son scandale et à se faire une raison de son iniquité* ». L'écriture

blesse et est blessée ; elle se bute, se tape la tête et le cœur devant cette douleur imparable de la perte d'un enfant. Et ne peut que protester dans une parole tragique, par un geste de dissidence qui ne saurait cesser d'avoir à se dire. Non, la souffrance n'est pas le « *marchepied* » ou le tremplin pour apprendre à vivre et à « *grandir* » : tous ces discours récupérateurs qui veulent calmer, détourner de la douleur, la faire taire, lui donner un sens téléologique ou résilient ne sauraient rendre compte de l'inconsolable. « *Je continue de penser que la vraie littérature ne répare rien du désastre de vivre.* » La « *fausse* » littérature a peut-être cette visée en présentant des solutions esthétiques ou anagogiques au malheur. Forest voudrait échapper à la littérature. Il sait qu'il ne le peut pas. On n'échappe pas aux mots, même quand on s'abîme dans le silence. Tant qu'on reste vivant et que la trace de la blessure exige fidélité.

Si la littérature ne fournit pas de salut, qu'en est-il alors des discours religieux ? Là, Forest étonne. Tout athée qu'il se déclare, Forest a quand même eu recours, face à l'agonie et à la mort de sa fille Pauline, aux rites religieux catholiques. Mais on peut se demander ce que l'on aurait fait à sa place, devant un enfant qui se meurt d'un cancer. Dans cette limite insoutenable, dans cette décision d'arrêter la souffrance de l'enfant et, par là même, acculé au fait de devoir arrêter la vie. Comment ne pas porter en soi, toute sa vie durant, l'impression de n'avoir pas bien fait, de n'avoir pas su faire, d'avoir été projeté impuissant au cœur du scandale même ? Dans cette culpabilité et cette perte qu'aucune consolation ne viendra jamais border. Bien sûr, « *chacun s'invente une religion qui paraît juste et digne* » ; il reste que ce que Forest semble avoir pris dans le discours religieux, c'est surtout la certitude de ne pas être « *responsable* » de la mort de cette enfant tant aimée, certitude aussi que l'enfant ne soit pas tenue, peu ou prou, responsable de sa mort. Autre lieu commun avec lequel l'auteur se débat : nous serions responsables de nos maladies. Forest s'allie ici

à Susan Sontag pour répondre à tous ceux qui profèrent cette théorie. Pas de salut signifie aussi cela : pas de cause psychique au cancer et à la mort. Pas de bricolage théorique qui ferait de l'individu le sujet de sa maladie. Ou qui trouverait un sens caché, honteux ou admirable à la mort, surtout la mort d'un enfant. Même quand le décès du grand-père — le père de l'auteur — sa chute, son mutisme, survenus peu après celui de la petite-fille, seront affectés du désespoir de la disparition.

Cet essai dont toutes les pages sont magnifiques constitue un temps fort des écritures du moi, avec quelques moments d'impudeur contenue. Il comporte, bien sûr, le bref récit, incontournable, de la maladie et de la mort de cette enfant, Pauline. Sans apitoiement ni mélodrame, presque nu, il arrache les larmes. On est l'enfant qui meurt sans rien comprendre et le parent impuissant qui assiste aux derniers spasmes. En voulant échapper à la littérature, Forest construit un essai sur le culte de l'en-

fant dans notre culture, touchant par là, de façon tangente, les insistances scientifiques quant à la reproduction et le désir d'enfant, le « *mythe de l'enfance* » que proposent les images publicisées. L'anthropologie, sous l'angle de James Frazer en particulier, servira d'objet de référence pour les rites de deuil et les rapports entretenus avec l'hôpital, la maladie et la mort. D'un autre côté, la psychanalyse permet à Forest de soutenir des propos très intéressants sur ce que l'on nomme généralement « *le travail du deuil* ». Forest y lit, outré, une notion subtile sur l'interchangeabilité des êtres et des choses. Mais, malgré tout le discours de la consolation-consommation, ni les amours ni les enfants ne sont remplaçables. L'ouverture fournie par la psychanalyse — celle du père Freud après la mort de Sophie — lui offre de regarder la perte d'un enfant comme un sacrifice. Sacrifice où nulle substitution ne peut s'envisager. Sacrifice qui creuse un vide, un trou insondable chez l'endeuillé, trace de l'obscénité même de la mort. ●

Chih-Chien Wang, *Green Man 01*, 2004
Impression au jet d'encre (32 x 40 pouces)
Gracieuseté de l'artiste

